

M. Faty donne ensuite lecture d'une description d'un bas-relief qui se trouve dans la chapelle de Notre-Dame de Kerdévot, en la paroisse d'Ergué-Gabéric.

LE RÉTABLE DE NOTRE-DAME DE KERDÉVOT.

Sur les confins de la paroisse d'Ergué-Gabéric, du côté d'Elliant, à huit kilomètres de Quimper, on trouve la chapelle de Kerdévot, de fondation princière ainsi que l'attestent les couronnes duciales sculptées sur les murs. Au-dessus de la porte de la tour, on remarque une *hermine passante*, et, sur les vitraux, des ducs de Bretagne la couronne en tête ; en outre, de nombreux écussons peints sur les mêmes vitraux témoignent de la piété des seigneurs des environs qui s'étaient plu à doter et à embellir cette sainte chapelle. Parmi ces blasons, M. de Courcy cite ceux des familles de

Guengat, Tréanna, Liziart, Kersulgar, Lanros, Autret de Missirien, etc.

Cet édifice dédié à la Vierge est le but d'un célèbre pèlerinage qui attire une grande foule de campagnards ; les citadins de Quimper s'y rendent aussi en partie de plaisir et donnent à ce pardon le nom pantagruélique de *Kerfricot*.

C'est le deuxième dimanche de Septembre que se célèbre la fête de la patronne de Kerdévet à qui on attribue la préservation miraculeuse d'une peste qui ravageait la paroisse limitrophe d'Elliant à une époque très ancienne, mais qu'on ne saurait déterminer et dont le souvenir s'est conservé dans une ballade bretonne publiée par M. de la Villemarqué.

Ce monument placé dans une situation pittoresque est d'un bon style, il paraît remonter à la fin du XV^e siècle ou peu après ; son caractère architectural se rapporte aux édifices religieux de cette époque qui sont assez nombreux en Bretagne. L'autel principal possède un magnifique rétable à deux étages, de trois mètres de long sur deux mètres de hauteur ; il représente en une multitude de figurines avec les costumes du XVI^e siècle, l'histoire de la Vierge. Sa vue provoque toujours une telle admiration chez les paysans des environs de Quimper, qu'ils lui attribuent une origine surnaturelle. Ainsi, ils racontent que ce rétable fut d'abord aperçu sur la mer non loin de Locmaria. Cette nouvelle s'étant promptement répandue dans le pays, les processions des paroisses voisines se rendirent successivement à sa rencontre dans l'espoir de s'en emparer, mais il ne s'approcha du bord que lorsque la procession d'Ergué-Gabéric se présenta. On le mit sur le champ dans une charrette à bœufs, et ceux-ci sans être conduits, s'arrêtèrent au lieu où l'on a élevé la chapelle de Kerdévet.

Il existe aussi, au sujet de ce rétable, une autre tradition qui n'a pas une origine miraculeuse comme celle que

nous venons de rapporter : Un jeune sculpteur de campagne, comme nous en possédons encore, fut enlevé par la conscription, puis embarqué sur un vaisseau du roi pour faire la guerre aux infidèles ; il fit vœu, s'il échappait aux périls de la mer et des combats, de construire pour la chapelle de Notre-Dame de Kerdévo, cette œuvre importante qu'il aurait exécutée avec l'aide de son seul couteau et en cachette dans la cale de son bâtiment qui, après des courses lointaines, le ramenait dans sa patrie.

Ce rétable qui a donné lieu aux légendes que nous venons de raconter, sans être ce qu'on pourrait appeler un chef-d'œuvre, est cependant d'une bonne exécution, il mérite certainement d'être examiné, c'est un beau travail ; les figures des personnages sont expressives et pénétrées de leur rôle.

Divisé en six compartiments ou tableaux, il représente six différentes scènes où se déroulent les principaux actes de la vie de la reine des cieux. Dans le premier tableau on remarque la venue des bergers près du divin enfant ; une servante prête le secours de sa lanterne, un des bergers joue du biniou. Les quatre scènes qui suivent se signalent également par l'originalité des costumes et des poses des acteurs ; on y distingue facilement la représentation de l'histoire de la mère du Christ, telle que nous la voyons exécutée dans nos sanctuaires.

Mais le sixième et dernier tableau nous révèle un épisode que jusqu'à présent nous n'avions rencontré nulle part. On voit la Vierge morte, conduite à son sépulcre et portée par plusieurs vénérables personnages ; des soldats (en costume militaire du temps de François I^{er}) ont voulu s'opposer au départ du convoi funèbre en arrêtant le brancard qui transporte la sainte, mais leurs mains appliquées sur les parois de ce brancard se sont détachées de leurs bras et y restent fixées en punition de leur sacrilège les

malheureux soldats mutilés et renversés se roulent à terre dans les tortures de l'agonie.

Pendant longtemps nous nous sommes demandé, sur quelle donnée sur quelle tradition, l'artiste avait exécuté son œuvre, surtout en ce qui est relatif au 6^me tableau nous représentant cette scène dramatique qui jusqu'alors nous était inconnue et que nous étions disposé à considérer comme une de ces fantaisies autrefois si communes chez nos *tailleurs d'images* bretons.

Ces jours derniers, nous lisions un livre récemment publié par M. de la Villemarqué et qui a pour titre *Tremevan an Ytron Guerches Maria* ou *Le trépas de Madame la Vierge Marie*, œuvre d'un auteur breton resté inconnu. Cet ouvrage imprimé à Paris en 1530 était devenu tellement rare qu'on n'en connaissait plus qu'un seul exemplaire, qui se trouve à la Bibliothèque nationale ; notre savant Président, en le remettant en lumière y a ajouté une traduction aussi littérale que possible avec des notes et un glossaire-index accompagnant les textes.

C'est dans ce livre, que très probablement l'artiste qui a exécuté le rétable de Kerdévot a dû puiser le motif de son sixième tableau, ayant eu soin, tontefois, d'élargir le cadre en attribuant à une troupe de soldats la mutilation que le poète breton inflige à un juif audacieux qui osa commettre le même sacrilège.

A titre de curiosité, nous donnons ici le récit de l'événement en langue bretonne, telle qu'elle était parlée il y a près de 400; ans les personnes qui connaissent cette langue jugeront combien elle s'est transformée depuis cette époque nous y joignons la traduction d'après M. de la Villemarqué.

Maz mennas un Yuseu divat
Disquenn an corff goar, hegarat,
Dann douar gant e drouc barat
Digaut an sant han dut a stat.

Evel maz pegas quen cruel
En corff vayllant ayoa santel,
Ez manaz hep goap e dou dorn,
Ha nenn doae marz ? bedenn arzorn.

Pan oac net didornet an caez,
En devoae glan noman annoez
Gant cuez ha mez en pep quentel,
Mas pede prest an Abestel.

« Mais voilà qu'un méchant juif voulut enlever perfidement à ce saint et aux autres gens de qualité le doux corps bien aimé pour le jeter par terre.

« Comme il saisissait très-rudemment le corps précieux et sacré, ses deux mains (n'était-ce pas merveille ?) y restèrent attachées jusqu'au poignet.

« Une fois sans mains, le misérable éprouva une grande douleur avec beaucoup de regret et de honte il supplia les Apôtres. »

Nous parlions tout à l'heure de certaines fantaisie originales et quelquefois grotesques que les artistes du moyen âge introduisaient dans leurs œuvres, sous l'inspiration de leurs idées parfois naïves en matière de religion ; nous pouvons encore en citer un exemple que nous avons observé dans la chapelle de Kerdévot.

Dans la sacristie, au-dessus de la porte du premier étage, on remarque un bas relief en bois, très-ancien, représentant avec une grande naïveté les Rois Mages dirigés par l'étoile miraculeuse et venant honorer le Sauveur. Le divin enfant est soutenu par saint Joseph qui le tient dans ses bras ; on voit l'âne et le bœuf de la légende, des fortifications crénelées du moyen âge dominant cette scène qui se passe hors de l'étable traditionnelle ; la Vierge ne figure pas au nombre des personnages.

Sous quelle inspiration cette œuvre a-t-elle été exécutée ?

Probablement en vue de rendre un hommage tout particulier à saint Joseph qui a été mis ici en évidence, alors, que dans la représentation de la Nativité, il figure presque toujours à l'arrière plan. Par un sentiment d'équité, l'artiste a voulu, sans doute, que les honneurs fussent partagés entre les deux époux.

Dans cette chapelle on voit encore un autel érigé à Notre-Dame de Pitié, près duquel on aperçoit avec un certain étonnement plusieurs quenouilles chargées de chanvre. En voici l'explication : les jeunes mères de la contrée qui manquent de lait viennent implorer la Madone pour en obtenir ; elles filent ce chanvre en priant Notre-Dame de Kerdévot de leur être favorable ; aussitôt que la nourriture du bébé est arrivée à destination, elles remettent la quenouille près de l'autel, en ayant soin de la garnir de manière qu'elle soit toujours prête pour être mise à la disposition d'une nouvelle postulante. Le lin filé appartient à la fabrique de l'église.

Il existait autrefois une fontaine sacrée sous l'autel principal ; la source qui en a été détournée sort aujourd'hui d'un petit édicule très gracieux, construit à 300 mètres de la chapelle, dans un pré qui porte le nom de *Placite aux bœufs*, sur lequel il existe une tradition qui nous a été raconté par le recteur de la paroisse. — Certain dimanche, il y a bien longtemps de cela, on vit deux bœufs qui firent élection de domicile sur ce terrain ; on n'a jamais pu savoir d'où ils venaient ; sans doute c'était une faveur de Notre-Dame de Kerdévot, car les pauvres gens s'en servaient à tour de rôle pour le labour de leurs champs à une condition cependant, celle de ne les faire travailler que du lever au coucher du soleil. Mais un jour un paysan enfreignit la convention, le lendemain les bœufs disparurent, et depuis on ne les revit jamais. L'imprudent cultivateur, dans un but trop intéressé, leur avait imposé un travail dépassant de deux heures le coucher du soleil.

En remerciant M. le Major Faty de son curieux travail, M. le Président émet le vœu qu'il continue des études iconographiques et hagiologiques où il excelle et dont les connaisseurs apprécient le mérite et l'utilité pour la science. La *Revue de l'art chrétien* (2^e série, T. VIII), fondée pour propager ces études, signale précisément, à Notre-Dame de Paris, les mêmes représentations plastiques que dans la chapelle de Kerdévot. Le tableau, signalé par M. Faty, trouve son pendant parmi les bas-reliefs extérieurs du chevet de Notre-Dame, qui datent du treizième siècle ; le second ne représente pas autrement les fûnerailles de la Sainte-Vierge : au-dessus du bancard on aperçoit un personnage prosterné dans la poussière ; il est privé de ses deux mains qui sont restées attachées à la châsse. Le sculpteur, comme l'a remarqué le P. Germer-Durand, a suivi ici la légende grecque, souvenir évident de la punition réelle infligée au profanateur de l'Arche d'alliance, observe avec beaucoup de perspicacité M. le professeur Malen.

La séance est levée à 4 heures.

*Le Vice-Président faisant fonction
de Secrétaire,*

F. AUDRAN.
